

La féminité est-elle subversive ?

D'une psychanalyste française à une psychanalyste chinoise

Véronique PORRET

Quand j'ai appris que, pour ce colloque d'avril 2007, vous souhaitiez que nous parlions de féminité et de maternité, j'ai pensé aux recommandations de Lacan et de Freud de lire les romanciers qui écrivent « des intrigues permettant de mieux comprendre la vie psychique » [1]. Et au roman de Ying Chen qui s'appelle *L'ingratitude* [2]. J'ai pensé que ce roman serait intéressant pour le groupe de Chengdu. Pour plusieurs raisons : d'abord, parce qu'il s'agit d'une histoire chinoise ; ensuite, parce que ce livre est accessible dans la langue de chacun car il a été publié en français et en chinois par Ying Chen et que cela permettait que vous lisiez ce texte dans le même temps que moi. Et enfin, ce livre apporte de l'eau au moulin de la féminité puisqu'il illustre l'expérience tourmentée entre une fille et sa mère, au moment où la fille s'éveille à la vie sexuelle. Lacan a donné le nom de *ravage* à cette épreuve douloureuse [3] étant donné que les choses ne se passent pas aussi aisément que Freud a bien voulu le dire, sur ce chemin où une femme devient non pas femme mais *une* femme. La subversion commence là car être *une* femme n'est pas la même chose qu'appartenir à la catégorie des femmes.

Pour expliquer ce cheminement subversif, je définirai d'abord ce concept de ravage en situant le contexte théorique dans lequel il a été amené par Lacan. Ensuite, je pointerai dans le roman les articulations principales de ce qui se passe pour l'héroïne dans sa quête poignante pour exister comme femme. Et enfin je proposerai quelques pistes en imaginant la rencontre de cette jeune fille avec un psychanalyste. Cela nous permettra de discuter et de questionner ensemble comment on devient une femme, en Chine comme en France, et comment un psychanalyste peut écouter une femme effrayée de le devenir : en Chine comme en France.

Le ravage est le mot donné par Lacan pour nommer ce qui se passe entre une fille et sa mère lorsque la fille commence à se transformer et s'intéresser aux garçons. C'est un terme littéraire qui indique qu'il va s'agir d'agressivité, de haine, sur fond d'un attachement et d'un amour exclusif. Le ravage est une expérience dévastatrice qui implique que, pour accéder à sa féminité, la fille se dégage de l'image éblouissante, glorieuse, brillante de sa mère [4]. Ce processus implique l'entame de cette image dépossédante. Si, pour la jeune fille, il n'y a pas entame de cette image alors elle restera dans le ravissement, c'est-à-dire dans la capture de l'image d'une autre femme, fascinante, qui la ravit et fait que son désir s'évanouit et qu'elle s'en oublie elle-même. Dans ce cas, la fille ne pourra accéder à ce qu'elle a à devenir.

Afin que vous compreniez la révolution que Lacan a apportée avec ce terme, il faut revenir à l'élaboration freudienne de 1931 [5] dans laquelle Freud avance que la femme, se découvrant « castrée », déçue par la mère, se détournerait de celle-ci pour se tourner vers son père dont elle attendrait de recevoir ce que sa mère ne lui a pas donné, c'est-à-dire l'organe à valeur d'attribut phallique. Quarante ans plus tard, Lacan critique cette position œdipienne freudienne de la fille en opposant brièvement que la fille n'est pas aussi à l'aise que Freud a voulu le dire :

« À ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (Freud dixit), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de subsistance que de son père, - ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. » [6] Contrairement à ce qu'avait annoncé Freud, la femme attend quelque chose de l'ordre d'une « subsistance », *de la part de sa mère*, pour devenir une femme, et son père ne sera interpellé que *dans un second temps*. Il y a là plus qu'une remise en ordre. Il y a un renversement ; une subversion ?

Araignée ou hirondelle ?

L'ingratitude est le troisième roman que Ying Chen a publié en français. Par contre, en Chine, c'est son premier livre, publié sous un autre titre : 再见，妈妈 [7] (qui veut dire « au revoir, maman »). *L'ingratitude* a obtenu un prix au Canada où l'auteur, née à Shanghai, a émigré à l'âge de vingt-huit ans. Ce livre démontre que ce tourment n'est pas réservé aux seules femmes occidentales, même si, dans le contexte du livre, les femmes vivent dans une société imprégnée de Kong Zi, de piété filiale et subissent la politique de l'enfant unique. Rares sont les romans chinois aussi éloquents et directs. Le fait que le titre soit traduit différemment en français et en chinois ouvre un double point de vue. En effet, le titre *L'ingratitude* en français met l'accent sur le point de vue d'une mère chinoise qui juge sa fille qui s'ouvre à l'amour et au désir « *ingrate* ». L'action doit se dérouler en 1986, étant donné le repère donné de l'année du bœuf, ce qui fait penser que cette mère, sans doute, représente toute la génération chinoise de cette époque qui, frustrée dans ses besoins et ses désirs, juge une jeunesse qui s'ouvre à l'étranger :

« Ils veulent tout changer, la jeunesse ne leur suffit pas encore, ils veulent tout avoir, tout ! Ils veulent plus que nous, plus que leurs parents qui ont eu si peu de chose, qui désirent si peu... » [8]

Le titre chinois 再见，妈妈, à travers cette adresse à la mère, situe le roman du côté de la fille. Sans doute s'agit-il de mettre plus l'angle de vue sur la fille et son destin en Chine. Outre qu'à certains passages ces deux romans ne tiennent pas tout à fait les mêmes propos, il est remarquable que dans le roman chinois l'héroïne soit plusieurs fois appelée « fils » par sa mère. [9] Il s'agit, m'a-t-on dit, d'une coutume qui ne choque personne tant cette pratique est courante en Chine avec les filles uniques. Quoi qu'il en soit, le contexte de chaque occurrence, dans lequel ce chan-

gement de genre se dit, est à pointer. Le fils est une valeur en Chine ; l'héroïne du roman chinois le dit chapitre VI dans une phrase qui n'existe pas dans le texte français : « élever un fils protège la vieillesse ». Pour des parents chinois, avoir une fille n'équivaut pas à avoir un fils car non seulement une fille ne perpétuera pas la génération mais encore, par le mariage, elle quittera sa famille pour devenir membre de celle de son mari. Les laissant seuls à leur vieillesse.

L'ingratitude [10] raconte donc l'histoire de cette fille, Yanzi, 燕子 (*hirondelle*), à l'aube de sa vie de femme. Sous l'emprise maternelle, elle fait différentes tentatives pour se dégager et, ne trouvant pas le chemin de sa liberté, elle envisage le suicide comme seule manière de créer un espace entre sa mère et elle. Il va être question d'amour et de haine, de ravissement et de ravage.

Sur fond métaphorique de toile d'araignée, représentant le maternel à travers l'œil de la mère sur sa fille comme celui de la belle-mère sur la mère, et sans doute aussi celui de la société sur la femme, le portrait de mama, 妈妈, apparaît par petites touches. Frustrée de n'avoir pas eu de jeunesse, inaccessible, insensible, autoritaire, il s'agit d'une mère plus préoccupée de maîtrise que de donner un sourire ou encore un espace au jeu et au plaisir à sa fille. Vivant dans le calcul et la retenue, elle possède son enfant qu'elle tient « à la main comme un porte-feuille » [11]. Les premiers émois amoureux d'Yanzi lui sont intolérables, elle s'en ressent doublement « trompée » : non seulement parce que cet amour échappe à son contrôle mais surtout parce qu'il lui est insupportable que sa fille éprouve pour un autre un sentiment dont elle n'a pas été la visée. Elle n'a alors pour sa fille que des paroles de menaces ou de rejet : « Si je t'avais connue avant ta naissance, je me serais faite avorter » [12]. Et bride tout romantisme avec des proverbes désespérants : « Deux êtres unis dans le même lit ne se disent pas leurs rêves » [13]. Cette mère règne également en maîtresse sur le corps de sa fille, que cela soit pour la nourrir, la vêtir, et maintenant la marier. Elle condamne tout destin qu'elle n'aurait pas décidé : « tu ne peux être toi sans être ma fille » [14]. Il ne s'agit pas de prévenance mais plutôt d'appropriation, voire d'incorporation, sa fille est un morceau d'elle-même : « Comment puis-je cesser de me soucier de toi ? Tu es un morceau de ma chair » [15]. Il s'agit pour Yanzi, de se frayer un chemin à travers ce « viol » et ce « pillage » [16] de sa vie intime. Comment faire dans ce contexte pour accéder au mystère de l'amour et de la vie ? Elle va attendre de son père qu'il desserre ce lien de « vieux couple », « mou, attendu, détérioré » [17] qui l'enchaîne à sa mère mais cela s'avère, surtout depuis l'accident de celui-ci, peine perdue : « S'il avait été un peu moins professeur d'université, (...) maman aurait été moins dépendante de ma présence et de ma vertu » [18]. L'espoir de Yanzi va se tourner vers ses amoureux mais ils n'y arriveront pas plus. Hong Qi, 红旗 (drapeau rouge) son premier amour, prendra la fuite face à la fureur désapprobatrice maternelle. Cet événement désolant marquera toutefois pour Yanzi un tournant et un temps de dégagement par rapport à sa mère. D'abord, il l'éclairera et la désillusionnera sur la nature des sentiments qui unit son père à sa mère. Ensuite, Yanzi comprendra également que ce qu'elle ressent est différent de ce que veut et dit sa mère et que désormais, il vaut mieux ne plus tout lui dire. Le deuxième amoureux, Chun, 春 (au prénom évocateur en chinois de renaissance et de désir puisqu'il signifie le *printemps*) est le fiancé choisi par la mère. Yanzi a vingt-cinq ans, il est temps de la marier. Mais Chun pense trop à plaire à la mère en oubliant le désir de son hirondelle ; il ne va pas répondre à l'attente de Yanzi de vivre un amour hors

de l'emprise maternelle. Elle se sent tel un « autobus » qui fait des allers et retours répétitifs mais qui revient toujours au point de départ : 妈妈. Toujours sous le contrôle de sa mère, elle se désespère et n'envisage plus que le suicide pour se délivrer de cette emprise. En dernier recours, elle choisit l'amant de son amie Hua, 华 (*fleur*), pour apaiser « son désir impatient » et sa « soif de mourante » [19], et franchir un pas. Elle couche avec Bi, 壁 (*mur*), accomplissant à la fois une transgression par rapport aux traditions, par rapport à l'interdiction de sa mère, mais aussi une vengeance à l'encontre de Chun, de sa mère et de son père. Cela semble *plus fort que son désir personnel*.

Se dégager de l'emprise ?

On pourrait toutefois penser que par cette expérience, Yanzi se dégage de sa mère puisqu'elle choisit non seulement un homme qui n'est pas désigné par sa mère (comme l'était Chun) mais aussi parce qu'elle se tourne vers un autre objet d'amour que sa mère. En fait son choix a été déterminé par le lien avec sa collègue et Bi n'a été choisi qu'en tant qu'il est le fiancé de celle-ci qui le lui a présenté avec ce surnom possessif « celui-là, le mien » [20]. C'est en tant qu'il est l'objet amoureux de cette autre femme, la collègue, qu'il a capté le regard et le désir d'Yanzi. Cette scène est en fait une scène de ravissement. Le désir de Yanzi ne vise pas un homme contrairement à ce qu'on peut croire, il vise la femme expérimentée et qui est dans la promesse d'avoir une chambre, des meubles. Bi sert de trait d'union entre la collègue et Yanzi, entre la femme aimée et celle qui attend ce qu'elle imagine qu'une autre a de mieux qu'elle, un amant et une destinée de femme comblée. C'est dans cette détermination que Bi est pris entre les deux femmes et non dans une rivalité de femmes. C'est pourquoi il s'égaré à penser à sa culpabilité et à sa responsabilité. Yanzi va être rejetée par sa mère qui est « défaite », blessée, par l'audace de sa fille ; elle sera chassée de la maison [21]. On aurait pu penser que cet éloignement allait libérer Yanzi de sa mère mais on découvre que pour Yanzi, cette mère est « présente partout », cette mère la « possède sans être là » [22]. L'emprise maternelle ne tient plus seulement à la mère mais à elle-même ; il s'agit d'une emprise intérieure, psychique. Yanzi avait déjà remarqué que lorsqu'elle était en ville, les bruits et les klaxons évoquaient la voix de sa mère [23] ; que lorsqu'elle était en voyage, l'odeur de sa mère la « hantait dans son sommeil » [24] ; et maintenant qu'elle est chassée du domicile parental, de son seul soleil qui était sa chambre, c'est encore « la voix de maman entremêlée à l'air froid » qui la frappe en pleine figure [25]. Yanzi réalise la puissance de cette emprise psychique. La voix, l'odeur de sa mère la poursuivent. Ces expériences évoquent le ravissement qu'elle avait ressenti en regardant éblouie sa mère sur le balcon avec la voisine : « Je m'imaginai dans ses bras, le front dans le creux de ses seins et le nez rempli de l'odeur riche de sa peau » [26]. Il s'agit de ce qui a été repéré comme « emprise érotique au corps de la mère » [27]. Dans la scène où Yanzi s' imagine à l'hôpital pour un lavage d'estomac, les paroles de sa mère sont toujours prégantes. Yanzi pense que sa mère lui dirait que « c'était rien de se faire ouvrir le ventre (pour le lavage de l'estomac) car elle l'avait subi aussi (du fait de la césarienne) » [28]. « Se faire ouvrir le ventre » évoque une double confusion : celle des femmes et celles des appareils, digestif côté estomac de Yanzi, génital côté utérus de la mère. Au moment où l'on pourrait penser que Yanzi se sépare de sa mère par le suicide, elle resserre en fait son destin sur celui de sa mère. Avec la confusion

d'une maternité ravalée au rang d'un fonctionnement digestif, qui incorpore et rejette. Il n'y a pas de recours à un homme qui donnerait l'humanité puisque Yanzi dit de sa mère qu' « elle avait fait un enfant, à partir de rien, elle n'avait eu que des légumes ou presque pour se remplir l'estomac et son ventre avait quand même gonflé. Quelque chose avait pris forme, quelque chose qu'on qualifiait d'humain » [29]. Dans cette accusation d'une mère qui ne pas lui aurait pas donné la vie, Yanzi envisage le suicide comme seul moyen de se séparer de celle qui l'a mise au monde. Car, en détruisant son propre corps, elle détruit celle qui « cherchait à s'incarner en moi, de peur de mourir » [30]. Les pilules envisagées pour le suicide sont comme des *pilules contraceptives d'une vie que sa mère ne lui a pas donnée*, faute d'en avoir eu une. Le suicide marque l'échec de Yanzi à sortir du ravage puisqu'elle n'arrive pas à envisager son avenir autrement que lié à celui de sa mère.

L'hirondelle aurait-elle pu trouver son printemps ?

Si Yanzi avait pu faire appel à un psychanalyste [31], elle aurait pu exprimer toute l'attente, le désespoir, les désillusions, la rage, la fureur qu'elle ressentait à l'égard de sa mère. Sans jugement et sans parti pris de la part de l'analyste pour cette parole singulière. Yanzi aurait alors pu déposer dans ce lieu confidentiel des propos en apparence *subversifs* pour l'entourage – du fait des traditions de la morale ou de la piété filiale. Parler ainsi lui aurait sans doute permis de réaliser que cette emprise maternelle lui était intérieure et lui appartenait mais surtout que devenir *une* femme ne pouvait se faire *contre* sa mère. Cette écoute engagée et patiente l'aurait aidée à sortir de cette expérience ravageante pour accéder à son destin singulier de femme. Cette épreuve est à connaître, à accompagner, à soutenir. Elle s'entend dans les cures de femmes, de fille mais aussi de mère, de belle-mère ou encore d'amies. Les cures d'homme sont également concernées. L'exemple du père de Yanzi mais aussi de Hong Qi, Chun et Bi le montrent bien. Ils sont pris à parti soit pour créer un espace de respiration entre la mère et la fille (comme pour le père), soit pour signifier leur désir en ne se laissant pas séduire ou contrôler par la mère (comme pour Chun). Ou encore pour comprendre qu'ils peuvent être, non pas un objet de rivalité mais plutôt un trait d'union entre copines ou amies. Bi aurait pu, s'il avait compris que ce n'était pas lui qui était visé mais qu'il avait fait le trait d'union généreux entre deux femmes, se libérer de sa culpabilité.

Devenir *une* femme ne rentre dans aucun cadre, n'obéit à aucun modèle, c'est un destin à inventer à chaque fois. Être *une* femme se conjugue au singulier, pas au pluriel. Et renverse tous les discours totalisants ou dominants. C'est à ce titre-là que la féminité est subversive et pour chaque femme, cela passe par cette traversée houleuse entre elle et sa mère. On ne devient pas femme, mais *une* femme. Ce devenir singulier est angoissant car solitaire ; avec la peur d'être folle, d'être en dehors, d'être incomprise, inadéquate. Hystérique ? C'est cette traversée que permet l'analyse là où la psychiatrie, le discours ambiant enfermeraient. C'est ce que Lacan a appris de Marguerite Duras.

Ce qui n'est sans doute pas sans prendre le contre-pied du proverbe confucéen selon lequel « l'ignorance est la vertu des femmes » [32].

- 1 Sigmund Freud, *Le délire et les rêves dans la Gradiva* de W.Jansen, Gallimard, Paris, 1986. p184-185
- 2 Ying Chen, *L'ingratitude*, Babel, Paris, 1995, p.105.
- 3 Jacques Lacan, *L'Étourdit*, Scilicet, n°4, Paris, Seuil, 1973.
- 4 Cf l'ouvrage de Marie Magdeleine Lessana. *Entre mère et fille : un ravage*. Fayard, Paris, 2000. Dans lequel ce concept est développé.
- 5 Sigmund Freud, « Sur la sexualité féminine » (1931), in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p139-155.
- 6 Jacques Lacan., *L'Étourdit*, op.cit. p.21
- 7 应晨, 再见, 妈妈, 浙江文艺出版社, 2002年7月1日, ISBN: 10位 [753391649] 13位 [753391649]
- 8 Ying Chen, *L'ingratitude*, op.cit. p36.
- 9 应晨, 再见, 妈妈. Dans le chapitre 25, la mère dit à sa fille devant sa famille : « mon fils, tu ne peux pas me fuir » ; quant au chapitre 31, c'est Yanzi qui entend la voix de sa mère, intérieurement, qui lui donne des conseils : « mon fils, pour survivre, les gens doivent s'ajuster avec eux-mêmes ».
- 10 Je remercie Jiang Yu et Yan Helai, Zhang Honjie et SuPing Zhang pour leur aide précieuse et leur dialogue dans la lecture du texte chinois.
- 11 Id., p.109. C'est dans ce contexte que dans le roman chinois, la mère dit à sa fille : « mon fils, tu ne peux pas me fuir ».
- 12 Id., p.125.
- 13 Id., p.55.
- 14 Id., p.133.
- 15 Id., p.110.
- 16 Id., p.20.
- 17 Id., p.10.
- 18 Id., p.30.
- 19 Id., p.80.
- 20 Id., p.75.
- 21 Il est remarquable qu'au moment où la mère apprend que Yanzi a couché avec Bi, dans le texte chinois, elle s'adresse à elle par deux fois en disant : « mon fils ». La mère, alors, met Yanzi au ban des femmes puisque du fait de son expérience (coucher avec un homme) et de sa connaissance (les livres) elle n'est plus dans l'ignorance, cette vertu confucéenne confinant les femmes. L'auteur, par cet écart d'écriture, indique un trait de langage spécifiquement chinois par lequel peut se dire le ravage entre une mère et sa fille.
- 22 Id., p.113.
- 23 Id., p.19.
- 24 Id., p.114.
- 25 Id., p.137.
- 26 Id., p.34.
- 27 Marie Magdeleine Lessana. *Entre mère et fille : un ravage*. Op.cit. p.12.
- 28 Ying Chen, *L'ingratitude*, op.cit., p.114.
- 29 Id., p.140.
- 30 Id., p.111.
- 31 J'ai choisi de prendre l'angle de vue proposée par 再见, 妈妈 mais ces tourments concernent aussi une mère.
- 32 Id., p.14.